

race Vendéenne, à laquelle ils appartiennent pour la plupart, ne se découragèrent point; ils marchèrent encore au combat et prirent une glorieuse revanche sur les lieux, témoins l'année précédente de leur défaite, sur les plaines d'Abraham. Comptant sur les secours de la France, ils commencèrent à assiéger leur capitale chérie qu'ils espéraient enlever bientôt à leurs ennemis; mais vain espoir! dévouement inutile! loin de les secourir, le faible Louis XV cédait quelque temps après le Canada à l'Angleterre. Les Canadiens, la douleur dans le cœur, déposèrent les armes, et après avoir montré aux Américains dans la guerre de l'Indépendance, à laquelle cependant ils n'eurent pas une grande part, qu'ils étaient toujours les mêmes, ils ne les reprirent qu'en 1812, époque à laquelle, oubliant les injustices, les calomnies et les persécutions de leurs vainqueurs, ils n'écouèrent que leurs devoirs, volèrent à la défense des frontières, et conservèrent le Canada à l'Angleterre. Cette fois encore ils se montrèrent dignes de leurs ancêtres, dignes des vainqueurs de Monouahela et de Carillon; ils prouvèrent que c'était en quelque sorte une habitude pour eux de se battre *en* contre *dux* et de vaincre. Ennemis comme amis n'eurent qu'une seule voix pour proclamer leur courage, leur intrépidité. Qui de nous, n'a entendu parler, lorsqu'il était jeune encore, de la fameuse victoire de Chateauguay, où 300 Canadiens défirent 7000 Américains. Monouahela, Carillon, Chateauguay, voilà certes des noms que tout peuple serait fier de trouver dans ses annales; toujours au souvenir de ces belles victoires, le Canadien sentira son cœur battre d'un noble orgueil, toujours on en parlera en Canada, dans le palais du riche, et dans l'humble chaumière du laboureur, comme on parle en France et on parlera toujours de Poitiers, de Bouvines, de Rocroi, de Marengo, d'Austerlitz et de Sébastopol. Nous devons être fiers d'être nés sur une terre où chaque pas éveille de si beaux souvenirs, sur une terre qui fut témoin des plus beaux triomphes de la croix et de l'épée. Nous devons être fiers de notre origine, car issus des plus braves et des plus religieuses familles de la France, nos pères, nous ont transmis l'héritage sacré de toutes les vertus, de toutes les qualités qui font le bon chrétien et le brave soldat. Puisse le peuple Canadien conserver ce dépôt précieux, toujours pur, toujours intact! Et alors qu'il ait foi en l'avenir, car la providence qui l'a protégé d'une manière si évidente et si particulière, le réserve, il me semble, à de hautes destinées. Non, ce n'est pas en vain que la main de Dieu conduisit sur ces plages, cette poignée de Français héroïques, qui en dépit de tous les obstacles, de toutes les difficultés, a donné naissance à un peuple, dont l'histoire n'est qu'une longue chaîne de vertus, de dévouements et de sacrifices, et qui renferme en lui-même tous les éléments de grandeur et de prospérité, à un peuple, qui, noyé en quelque sorte au milieu de populations différentes par les croyances, comme par les mœurs, demeure français et catholique, et surnage au-dessus des flots qui le ballottent et cherchent à l'engloutir, comme le navire, qui, battu par la tempête, voit tous les efforts des vagues expirer sur ses flancs, semble disparaître quelque fois pour toujours et reparaît soudain pour rentrer joyeux au port. Aussi nous devons saluer avec joie les promesses de gloire et de grandeur que vient de nous faire un noble enfant de cette France que nous aimons encore, malgré ses injustices et son ingratitude à notre égard. Oui, croyons avec M. Rameau que le peuple canadien est appelé à jouir dans

l'Amérique le rôle glorieux que joue en Europe la grande nation dont il descend, qu'il sera un jour grand devant Dieu et devant les hommes, s'il continue à marcher dans la route glorieuse que lui ont tracée ses pères.

LA ROSE, LE JASMIN ET LE CHÊNE.

Sur la marge verdoyante d'un ruisseau, dans un jardin fleuri, au milieu d'une haie, s'élevaient une rose et un jasmin;

En se mirant avec plaisir dans l'onde cristalline, tous deux s'étaient retenaient de leur propre mérite.

Nous sommes, disait la rose, les fleurs préférées de Zéphyre; c'est nous qu'il choisit pour tresser des guirlandes à son épouse.

Nul ne nous égale, nul ne nous ressemble, dans la noble et attrayante famille des fleurs.

Odoriférantes et jolies, nous avons le pouvoir de flatter et de charmer deux sens à la fois.

Légerement aiguillonnée par l'envie, la ravissante Phyllis, elle-même, a mille et mille fois désiré mon frais coloris.

Lorsque, se plaçant devant un fidèle et brillant miroir, elle m'approche de sa joue, pour nous comparer l'une à l'autre.

En somme, ni parmi les plantes ombreuses, ni parmi les fleurs, nous n'avons pas de rivale qui ne cède à notre mérite les premiers honneurs.

Ces paroles flattantes furent entendues avec une orgueilleuse joie par la fleur blanche et étoilée qui prit ensuite la parole:

— Vois-tu ce grand chêne noueux et difforme? Regarde! Quelles feuilles rugueuses! quelle écorce brune et calleuse!

Qui donc l'a mis ici près? Rien que de le voir, me gêne et m'attriste.

Ainsi qu'il le mérite, il n'est jamais touché que par la main dure d'un rustique paysan.

Certainement la nature s'est trompée en produisant, parmi ses œuvres admirables, une plante si grossière et si rude.

Au lieu d'ormes, de frênes, de chênes, d'érabtes et de pins, on n'aurait dû créer que des roses et des jasmins.

L'arbre secona sa majestueuse chevelure et répondit ainsi à cet arrogant bavardage:

— Refrénez votre frivole langage, pauvres petits vaniteux, car votre gloire ne durera pas jusqu'à demain.

J'ai tant vu de vos par naître et mourir sur cette charmante rive, que, à mes yeux, votre existence reste presque inaperçue.

Vous n'êtes nés que pour l'inutile ornement du sol; à peine vous a-t-on cueillis, que l'on vous oublie.

Moi, je prête aux pasteurs et à leurs troupeaux un refuge contre la grêle aussi bien que contre l'ardent du soleil d'été.

Depuis plus de deux siècles, mes branches fournissent un utile aliment au bétail à la soie rude.

Puis, quand affaibli et desséché, je serai près de mourir, j'aurai l'espérance de survivre à ma chute:

Du menaçant Océan j'irai sillonner les eaux, pour revenir au port chargé de marchandises.